

**Isabelle
Duquesnoy**

L'Embaumeur

ou l'odieuse confession
de Victor Renard



Isabelle Duquesnoy

L'Embaumeur

ou

**L'odieuse confession
de Victor Renard**

Éditions de La Martinière

L'auteur remercie Françoise Samson
d'avoir contribué à la publication de cet ouvrage

ISBN 978-2-7324-8357-3

© 2017, Éditions de La Martinière une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Ma mort était ma gloire, et le destin m'en prive... »

Pierre Corneille, *Pompée*.

À Laurent
Nous seuls savons pourquoi

Audition du sieur Victor Renard

JOUR I, PARTIE I

Je garde à l'esprit le nom de quelques décapités dont les crimes furent moins graves que le mien, pourtant je n'envisage pas la guillotine. Je ne peux admettre aujourd'hui que mon délit me conduise à avoir la gorge tranchée, car je ne serai jamais un danger pour autrui ; la veuve et l'orphelin n'auraient rien à craindre de moi. Je respecte la vie, je n'envie ni ne jalouse personne, et j'ai acquis suffisamment de richesses pour n'en jamais convoiter de plus éblouissantes.

Je sais que ma condamnation est décidée, le récit des circonstances de mon forfait n'est, à vos oreilles, qu'un divertissement puisque vous en connaissez la fin ; vos gens m'ont surpris en flagrant délit. L'histoire de ma vie, ce sentier qui m'a conduit à commettre ma faute, ne servira qu'à persuader les foules de ma monstruosité.

De quoi vous combler, vous divertir, car les affaires comme la mienne se raréfient.

Oui, messieurs, je suis bien le fils de feu Johann Renard.

Mon père mourut trop tôt, l'année de mes quinze ans ; il périt un jour de labours, atrocement, comme un martyr dont il était l'opposé. De bons paroissiens, vivant selon les usages fixés par les Vénérables Écritures, venaient d'acquérir une immense terre après de nombreux sacrifices pécuniaires. Derrière bien des hésitations, ils s'étaient enfin décidés à semer une espèce de pastenade venue d'Italie ; une sorte de racine rouge et grosse, pourvue de feuilles assez bonnes à manger et rendant en cuisant un jus semblable à du sirop de sucre, très beau à voir par sa couleur vermeille. Les bénéfices de la culture de cette « betterave » étaient nécessaires, après la rigueur de l'hiver passé qui avait entraîné la famine et transformé la Seine en un glaçon géant, sur laquelle les garnements – dont j'étais – risquaient leur vie en glissades et cabrioles. Pour s'assurer une bonne récolte, les laboureurs avaient enrichi leur champ de fumier, dont les relents avaient empesté la paroisse deux jours durant.

Mon père était payé comme joueur de serpent¹ dans plusieurs églises. Peu d'artistes savent employer cet instrument tordu. Les prêtres le réclamaient chaque fois que l'orgue manquait, pour accompagner les chœurs dont il renforce les notes graves ou pour remplacer les barytons auxquels on peut en comparer le son. À l'Église du Législateur², on s'était même entendu pour qu'il remplaçât l'organiste exagérément porté sur la boisson.

1. Instrument à vent en forme de S à embouchure, percé de six trous, considéré comme faisant partie de la famille des cuivres bien qu'il soit en bois et recouvert de cuir.

2. À la fin du XVIII^e siècle, on a de nombreux termes pour désigner Jésus-Christ ou Dieu : le Législateur, la Providence, le Principe,

Entre deux messes, mon père donnait quelques leçons de musique à de jeunes gens boudeurs, bien souvent contraints par leurs parents.

Les paysans, que des rumeurs affolaient, racontaient que des brigands viendraient piller leur récolte ou braconner sur leurs champs. Ils convoquèrent un prêtre pour bénir les bœufs à la Saint-Roch et que la terre, ouverte sur les flancs, se nourrisse de cette bénédiction et que le gibier y fourmille sans grignoter les betteraves. Le curé s'était fait accompagner de mon père et de son fidèle serpent, afin que sa musique donnât plus de solennité à la brève cérémonie, et que les intermèdes musicaux en prolongeassent la durée pour en augmenter le prix. Luisant de sueur, la robe des bœufs frissonnait sous les taquineries des mouches. Les bêtes attelées à leur charrue piétinaient d'ardeur, promenant le soc de métal tranchant qui mordait le sol. Le nouveau fermier avait bien entraîné son attelage et, bientôt, les bestiaux robustes tracèrent leurs sillons sans attendre leur guide. Occupé à psalmodier ses prières, le curé trotta devant, éclaboussant la glèbe de son goupillon, suivi de mon père qui jouait en marchant à reculons.

– Tûûû! Tululu pouêêt!

Alourdie par le fumier collé à nos semelles, la procession molle progressa dans les traces de Papa, dont la musique assommante rythmait notre allure trop lente. Brusquement porté par je ne sais quelle vigueur, le prêtre renforça ses lancés d'eau bénite, chanta plus fort et accéléra le pas.

le Puissant Rémunérateur, le Ciel, l'Intelligence, l'Éternité, la Bonté, la Cause, l'Architecte de l'Univers, l'Arbitre ou encore le Sacré-Cœur.

Il prit une avance considérable, sa silhouette gaillarde s'évanouissant dans la brume de chaleur du fumier.

Soudain, Papa trébucha sur une motte et s'effondra en lâchant son serpent. Un peu sonné, il cligna des yeux en souriant, ce qui inquiéta son entourage. Un paysan beugla pour interpeller le prêtre ; il n'entendit rien. Un autre s'empara du serpent et souffla démesurément dans son bec. Le curé s'immobilisa, comme pétrifié par l'atrocité de la note qui lui avait fissuré les oreilles. Les bœufs, qu'on avait oublié d'arrêter, passèrent mon père entre leurs pattes trapues sans lui causer le moindre mal. On manifesta alors un soulagement général par de pieux « merci Seigneur ! », négligeant le tranchant du soc qui, d'un élan silencieux, éventra Papa jusqu'au menton. Dans un dernier souffle de vie, il gonfla ses joues, sortit sa langue comme pour humecter l'embout de son instrument et gémit une note semblable au pet d'un cheval.

Un attroupement sidéré se forma autour des boyaux du musicien, déroulés bêtement dans la glaise stérile.

– Misère de misère ! a sangloté une paysanne. Faudra le recoudre et lui tartiner de la poix¹.

Pouvez-vous imaginer mon désespoir au-dessus du cadavre de mon père qu'on prétendait maintenant raccommoder ? Je puis vous assurer qu'à cet instant rien ne me parut plus atroce. Un homme tenta de rassembler les entrailles de Papa, mais les viscères dégouлинаient de ses mains ; on résolut donc de le transporter dépouillé de ses intestins qui furent enterrés sur place, dans un trou que nous creusâmes

1. Goudron. Utilisé pour étanchéifier les coques des bateaux, pour cicatriser les plaies et, à l'occasion, comme accessoire de torture.

à mains nues dans le compost fumant. On avait ôté la charrue des bœufs, la façonnant en une civière de fortune que les bêtes traînaient derrière elles, un peu embrouillées d'être écartées de leur parcours habituel.

Les braves gens, auparavant agités par leurs futures semailles, réglèrent leur pas sur la litière où gisait le corps de mon père assailli par une colonne d'insectes furieux. Sa dépouille rebondissait à cause des cailloux du chemin ; elle sursautait à chaque bosse, comme secouée par le hoquet. Je crois avoir ri une ou deux fois. Je dis « je crois », car je me souviens parfaitement avoir éprouvé l'envie de glousser, mais j'ignore si le bruit de cette jubilation déplacée est sorti de ma gorge. Toutefois, je dus manifester quelque sentiment malvenu, car le curé me donna en chemin une calotte, qui renversa mon tricorne dans le champ.

Vous doutez de mes sentiments envers mon père ? Pourtant je vous assure que je l'aimais. Autant que je le craignais. Oui, je l'aimais ! Pour être précis, j'étais poussé par ma mère à considérer la portion de nourriture déposée dans mon écuelle comme un renoncement héroïque de Papa ; un sacrifice auquel il consentait, m'offrant sa part, salaire de sa journée de labeur. Plus tard, mon amour se métamorphosa en une vénération qu'il trouva fort à son goût, ne détestant pas que j'embrasse en public ses doigts qui m'estourbissaient de chiquenaudes et de claques.

Je pleurais longuement ce soir-là, seul dans mon lit, en proie aux plus vives inquiétudes d'être abandonné ou vendu.

Puis-je m'asseoir ?

Oui, ma mère est bien la veuve dénommée Pâqueline

Renard. Je suppose qu'elle est née à Pâques, bien que je n'aie jamais osé le lui demander ; d'ailleurs je ne suis pas certain qu'elle m'eût répondu sans mentir, par coquetterie ou par ignorance.

On lui remit la dépouille de son époux étripé et débraillé ; elle se métamorphosa instantanément en madone. Ses doigts s'affolèrent autour du corps meurtri, cherchant à réajuster sa chemise déchirée, sa veste aux coudes lustrés retournée en linceul improvisé ; elle lui murmura les mots doux que, toute sa vie durant, il lui avait interdits, les trouvant puérils et saugrenus. Puis, se ressaisissant, elle arracha la chevalière qu'il portait au petit doigt, et la fit coulisser sur un cordon de satin qu'elle noua autour de son cou. Dans un dernier geste affectueux, elle remit en place sa perruque mitée qui avait glissé à l'arrière de son crâne comme un vieux paillason. Des hommes déposèrent le corps de Johann Renard sur le lit conjugal, tandis que leurs femmes fouillaient nos buffets, à la recherche de bougies ainsi que d'étoffes noires pour masquer les miroirs de notre logement.

– Faudrait aussi arrêter l'horloge, chuchota l'une d'elles.

Une main crevassée immobilisa le balancier et l'appareil de mes parents sombra dans un silence recueilli, faiblement éclairé par les bouts de chandelles glanés çà et là par les voisines. Des chaises furent disposées autour du lit, et l'on invita la veuve à s'asseoir.

– Je ne préfère pas, objecta-t-elle.

Nous murmurions nos prières pour convoier l'âme de Papa à la droite du Seigneur lorsque, soudain, une fillette cachée dans le tablier de sa mère éclata en sanglots.

– Comme c’est touchant, bredouilla ma mère en se tamponnant les cils.

– Le mort a fait caca, avisa l’enfant.

Nos yeux se dirigèrent vers l’auréole châtaigne que buvait le drap de lin glissé sous mon père. Maman évalua aussitôt le coût d’un matelas gâché et la honte d’une veillée mortuaire dont on ricanerait longtemps dans la paroisse. Baissant les paupières comme on claque une porte, elle me chargea d’une mission malaisée.

– File chez les sœurs hospitalières et demande-leur d’accueillir ton père.

D’une franche bourrade dans le dos, ma mère me poussa vers la porte. Rangées derrière elle comme des canetons, les voisines la suivirent et délogèrent de leur manche moult mouchoirs et fioles de sels d’ammoniaque.

Le dos courbé et la poitrine battue de sanglots, je marchai d’un bon pas le long de notre voie puis empruntai le ponceau qui enjambe le ruisseau Pissotte. Toutes sortes d’interrogations me brûlaient les tempes. Qu’étais-je chargé de demander, en réalité ? Une place au cimetière ? Le déplacement d’une délégation de religieuses afin de célébrer une messe privée ? Trente minutes plus tard, je me présentai au cul du prieuré des sœurs hospitalières de Saint-Chatry. Je secouai leur clocheton comme un forcené jusqu’à ce qu’une âme vînt écouter mes doléances.

– On n’a plus de place au cimetière, répondit la sœur que j’avais dérangée pendant son repas, vu l’ourlet violacé que le vin avait dessiné autour de ses lèvres. Les seules qui restent sont réservées à nos bienfaiteurs.

– Mais mon père visitait vos malades...

– Ha ! Uniquement ceux de la noblesse, riposta-t-elle.
– Il jouait aussi du serpent à la messe...
– En tout cas pas chez nous, rétorqua-t-elle. Pourquoi ta mère veut-elle s'en débarrasser ?

– Ça fuit.

– Je vois, dit-elle songeuse. Tu devrais courir avenue de Vincennes jusqu'à la barrière du Trône et là, on t'indiquera l'office d'un embaumeur.

La cloche du couvent sonna le rassemblement.

– C'est l'heure des laudes, dit-elle en refermant doucement la grille.

Je glissai mon index pour arrêter la cloison.

– Attendez ! m'exclamai-je. Les laudes, c'est au lever du jour ; il est presque onze heures...

– Et alors ? s'offusqua-t-elle. Je passe mes nuits à rincer les bassinets de vingt-sept mourants et infirmes, pendant qu'ailleurs ça danse la chaconne. Et toi, t'arrives là pour me donner l'heure ? !

Le portillon de fer claqua et obtura la grille de communication.

Je vous l'ai dit, je m'appelle Victor Renard.

Je suis né le 9 juillet, mais j'ignore en quelle année car ma mère a toujours menti sur son âge et le mien. Je suis fils unique de Johann et Pâqueline Renard.

On me surnomme parfois Victordu, à cause de ma tête penchée sur le côté. Un torticolis congénital m'inflige cette posture que vous pourriez prendre pour une pitrerie. Je ne ressemble pas à ma mère, autrefois admirée tant pour sa beauté que pour sa tournure naturelle bien qu'elle fût de fort petite taille. Je suis laid, ramassé, et toujours atteint d'une acné dont j'ai passé l'âge.

Je suis venu au monde à Charentin, dans le chasublier de la sacristie. Ma mère, prise de douleur pendant la messe, n'osa point interrompre l'office ; on la coucha en hâte et j'ai poussé mon premier cri au moment où l'orgue, dégorgeant ses basses, causa le tremblement des agenouilloirs et des bancs.

Le jour de ma naissance, mon père ne jouait pas, mais il chantait dans le chœur que l'orgue avait accompagné en

hurlant. Quelques heures avant, on l'avait employé dans l'église de Vincennes et j'aurais pu tout aussi bien naître à cette adresse, plus riche et mieux décorée. On m'emballa dans un linge mouillé d'eau bénite qui promettait de me porter bonheur.

J'ai grandi caché dans les corbeilles à linge, rudoyé tantôt par les bonnes auxquelles on confiait ma garde, tantôt par ma mère qui ne pouvait supporter ma présence plus de quelques minutes. Subitement, alors que j'étais à démanteler mon pantin de bois, elle s'abattait sur moi et me serrait contre son cœur; elle pouvait tout aussi bien me chasser de son paysage quelques secondes après, sans plus de motifs.

J'aimais les mardis et les vendredis. Les premiers parce que l'on cuisinait les petits gâteaux de la semaine, et les seconds pour les visites qui égayaient notre demeure.

Les jours de pluie, de vieux paroissiens acariâtres et sans famille meublaient le salon de mes parents, aménagé dans une ancienne remise pourvue d'une vaste cheminée de pierre blanche. On priait les visiteurs d'apporter leur sucre et quelques potins dont mon père raffolait, qu'il notait dans un calepin, entre deux musiques; mon unique distraction consistait à promener le plateau de biscuits – rances de la semaine passée – en feignant de ne jamais écouter les conversations.

– Je déteste les enfants bien élevés dans les salons, bougonnait une vieille bique toujours vêtue de noir.

– Vous les préférez insupportables? s'étonnait mon père.

– Oui, parce qu'on les envoie jouer dehors!

Lorsqu'il pleuvait à verse, Papa me chargeait d'une mission : placer des bassines au grenier pour recueillir l'eau potable qui traversait notre toiture fissurée.

Nous recevions les visiteurs dans la remise d'une solide gentilhommière dont le premier étage – plus confortable et joliment décoré – était loué à un couple de condition aisée. Nos locataires étaient discrets ; le mari tenait un commerce de frotteurs de parquets, faisant travailler à bas prix des Auvergnats et des pauvres honnêtes.

Cette location nous procurait un supplément de revenu sans lequel nous n'aurions peut-être jamais goûté le gras dans la soupe du dimanche. Notre logement était assez vilain pour que nous n'y introduisions jamais quiconque, hormis un chat errant. Dans une partie du grenier, nous avions converti les combles en chambres à coucher ; le dessous d'escalier servait de paillasse à nos cochons que l'on faisait monter chaque soir à coups de badine. Ma mère avait honte des craquelures de cette maison coûteuse à entretenir. La charpente de la toiture réclamait une réparation et se cambrait dans l'attente d'un rafistolage ; par endroits, elle gauchissait sous le poids des poutres mouillées d'averses.

Mon père donnait ses leçons de musique dans la remise. Outre que ses instruments s'y trouvaient entreposés, cette pièce était la mieux ornementée et la plus chauffée. En un mot, la seule qui fût supportable à la vue comme au nez.

Cependant, notre famille jouissait d'un avantage que nous enviaient tous les habitants de Saint-Chatry : nous possédions un authentique cabinet d'aisance. Haut perché, en surplomb de notre jardin, ce cabinet nous permettait

de nous soulager en produisant notre propre compost. Ainsi, le fruit de notre digestion retournait-il au fumier, emporté dans une sorte de boyau lisse en métal que mon père avait agencé par un trou du plancher. On était prié de pisser d'abord, afin de mouiller la pente et permettre une glissade rapide du colombin vers le purin, que les poules fouillaient nerveusement. Il était interdit d'y verser les cuvettes d'eau de pluie destinée à la toilette ; quiconque n'avait pas envie de pisser ne pouvait aller chier, au risque d'être dénoncé par son crottin resté collé au bord du tuyau sec.

Lorsque ma corvée au grenier était accomplie et que j'avais agencé les nouvelles bassines ou vidé le trop-plein de pluie des précédentes (que nous gardions à boire pour éviter l'eau du puits, corrompue à sa surface par une glu de moucheron et de vers aquatiques), je m'adossais dans un renforcement où languissaient des malles scrupuleusement fermées. La foudre les éclairait par moments, certaines d'entre elles contenaient les souvenirs de jeunesse de Papa, auxquels personne n'avait accès.

DU MÊME AUTEUR
Romans

Les Confessions de Constanze Mozart
tome I, Plon, 2003
et « Points Grands Romans », n° P2762

Les Confessions de Constanze Mozart
Tome II, Plon, 2005

Constance, fiancée de Mozart
Gallimard Jeunesse, 2009
(Prix Ados 2012, Deauville)

Li Mei : suivante dans la Cité interdite
Gallimard Jeunesse, 2011

Anne, Fiancée de Louis XIII
Gallimard Jeunesse, 2012

Apprentie geisha, Journal d'Ayami
Gallimard Jeunesse, 2014

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (ORNE)
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2017. N° 136360 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE